

mettent en relief la complexité pragmatico-discursive de ces actes de parole que la didactique des langues étrangères introduit au niveau de la leçon 0, mais qui ne se laissent véritablement apprécier dans toute leur richesse qu'au niveau C1-C2 de compétence.

Monika Grabowska
 ORCID : 0000-0001-7828-0821
 Université de Wrocław
 Faculté des Lettres
 monika.grabowska@uwr.edu.pl

LA PAROLE AUX TRADUCTEURS

Polites tis Vavylonias. Oi metafrastes kai o logos tous [Citoyens de Babylonie. Les traducteurs et leur parole], par Maria Papadima (dir.), éditions Nissos, Athènes 2021, 420 pp., € 18 (paperback), ISBN : 978-960-589-141-1.

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.70.13>

L'ouvrage collectif *Polites tis Vavylonias* emprunte son titre à la légende de la tour de Babel et à Babylone, berceau de notre civilisation multilingue et multiculturelle, pour mettre en avant la prise de parole des traducteurs, citoyens plus ou moins délaissés de notre *République mondiale des lettres*¹. En effet, depuis quelques années, se multiplient les études traductologiques qui s'intéressent à la figure du traducteur² et qui problématisent « [son] identité et son statut (ontologique, professionnel, institutionnel, social, culturel...), mais également les formes, modes, fonctions et conséquences de sa pratique »³. Or, contrairement à des études fondées sur des portraits, archives, brouillons, préfaces ou interviews de traduc-

¹ P. Casanova, *La République mondiale des lettres*, Le Seuil, Paris 1999.

² Voir, entre autres, des monographies et des ouvrages collectifs (par exemple, L. Venuti, *The Translator's Invisibility: A History of Translation*, Routledge, London–New York 1995 ; F. Wuilmart et V. Duché (dir.), *Présences du traducteur*, Classiques Garnier, Paris 2021 ; A.-R. Hermetet et C. Lechevalier (dir.), *La place des traducteurs*, Classiques Garnier, Paris 2022) et des numéros thématiques (« Figures du traducteur/Figures du traduire », *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction* 19, 2006/1 ; « Figure(s) du traducteur », *Romanica Wratislaviensia* LIX, 2012 ; « Quand les traducteurs prennent la parole : préfaces et paratextes traductifs », *Palimpsestes* 31, 2018 ; « Dans l'archive des traducteurs », *Palimpsestes* 34, 2020).

³ E. Skibińska, « Introduction », *Romanica Wratislaviensia* LIX (*Figure(s) du traducteur*), 2012, p. 8.

teurs, ce volume rassemble exclusivement des textes inédits et autonomes, écrits par des traducteurs professionnels et illustrant le paysage actuel de la traduction littéraire en Grèce.

À l'origine de ce projet se trouve Maria Papadima, professeure de théorie et de pratique de la traduction à l'Université nationale et capodistrienne d'Athènes, auteure d'une monographie sur la retraduction (*Ta pollapla katoptra tis metafrasis* [Les miroirs multiples de la traduction], éditions Nefeli, Athènes 2012) et traductrice reconnue des littératures francophone et lusophone (prix national de traduction littéraire 2008 pour *To vivlio tis anisychias* [Le livre de l'intranquillité] de Fernando Pessoa). Dans la préface (pp. 11–17), elle explique son idée d'inviter quelques-uns des traducteurs de haut niveau (le plus souvent lauréats de prix de traduction littéraire ou écrivains eux-mêmes), traduisant des langues variées de ou vers le grec, à ouvrir les portes de leurs ateliers au public et à dévoiler un sujet qui leur tient à cœur et qui les a particulièrement préoccupés pendant leur parcours de traducteur. Cette initiative, tout à fait originale dans sa conception et sa réalisation, s'inscrit dans un courant qui promeut la visibilité des traducteurs, notamment littéraires, et qui commence à se généraliser sous différentes formes⁴.

Le souci de cette visibilité est confirmé par la couverture du livre⁵ : à côté de la fameuse Bible polyglotte d'Anvers, s'affichent les noms des contributeurs (17 hommes, 13 femmes). Le lecteur reconnaîtra facilement plusieurs noms dans cette liste, mais il sera heureux de découvrir, en lisant les notices biographiques à la fin du volume (pp. 409–419), de plus amples informations sur l'envergure de leur œuvre, leurs récompenses, mais aussi leurs multiples identités qui viennent s'ajouter à celle de traducteur (auteurs, poètes, essayistes, dramaturges, artistes, éditeurs, correcteurs, critiques, universitaires...).

Les 30 textes réunis sont soigneusement organisés par Papadima en quatre sections thématiques, clairement délimitées, bien équilibrées et parfaitement cohérentes, qui correspondent chacune à un axe de réflexion différent, allant d'un niveau plus large, théorique et universel, vers un niveau concret, personnel, voire intime.

La première partie (« Approches théoriques — Traductologiques », pp. 21–106) contient six textes qui abordent les questions théoriques et les dichotomies méthodologiques les plus fondamentales et les plus récurrentes dans la littérature de la traduction, telles que liberté/fidélité, traduisibilité/intraduisibilité, différences entre langues et cultures, entre autres. Milto Frangopoulos, traducteur, écrivain et

⁴ Dans le monde francophone, par exemple, la collection « Contrebande », consacrée à des monographies de traducteurs, a été lancée en 2019 par la maison d'éditions lilloise La Contre Allée (cinq titres à ce jour).

⁵ La mention du nom du traducteur sur la couverture soulève une revendication de plus en plus prégnante auprès des éditeurs, comme le montre le mouvement « Name Translators on the Cover » lancé en septembre 2021 par les traducteurs Jennifer Croft et Mark Haddon ; <<https://www2.societyofauthors.org/translators-on-the-cover/>>.

déjà auteur d'un essai sur la traduction⁶, s'interroge sur le fameux binarisme interprétation/rhétorique et, retraçant l'histoire des traductions (John Florio, Giordano Bruno, Étienne Dolet, Martin Luther, Chateaubriand), conclut que le traducteur ne cesse de prendre des risques en marchant sur un fil tendu entre deux terrains culturels, celui de l'auteur et celui du lecteur. Thanassis Hatzopoulos, traducteur, poète et psychanalyste, partant des enjeux des traductions de Sigmund Freud et insistant sur la notion de précision dans les textes psychanalytiques et littéraires, définit le traducteur comme un « poète contraint à rester sur des rails », car il est obligé de chercher le « mot juste » (dans le sens de Freud), celui-ci lui étant imposé par l'original. Néo-helléniste, traductologue mais aussi traducteur de Hatzopoulos en espagnol, Vicente Fernández González souligne, en paraphrasant le poème de Gabriel Celaya, que : « La [traduction] est essentielle, elle est nécessaire / comme le pain de chaque jour / comme l'air dont nous avons besoin treize fois par minute »⁷ (p. 51) et, à travers des références (Eugenio Coseriu, Mona Baker, Antoine Berman, ...) et des cas de figure choisis, montre que la traduisibilité n'est jamais un prérequis nécessaire pour pouvoir traduire, alors que la supposée intraduisibilité ne fait qu'augmenter le désir (et la nécessité) de traduire. Maurizio de Rosa, traducteur d'auteurs grecs en italien, considère la traduction tout d'abord comme un voyage de découverte de soi-même et de son patrimoine linguistique, culturel et historique, mais aussi comme un acte de violence et d'appropriation qui présuppose l'élimination du texte-source et son sacrifice à la langue-cible. Pour Elena Noussia, traductrice, écrivaine et essayiste, les obstacles linguistiques, la distance entre langue courante et langue poétique, le non-dit et l'inaccessible de l'original (comme de toute œuvre d'art, d'ailleurs, « tel un morceau de vie piégée dans les textes », p. 82) font que la traduction ne finit jamais, dans un sens aussi bien négatif (en termes de pertes) que positif (en termes de fécondation et de renouvellement des littératures et des langues dans le temps et dans l'espace). Nikos Pratsinis, traducteur et interprète, se penche sur la notion du temps et ses diverses manifestations en traduction : la distinction entre traduction (asynchrone) et interprétation (synchrone), les deux axes du temps, celui du chronomètre (durée) et celui du calendrier (date), l'écart temporel entre l'original et ses traductions (macrohistorique), le temps écoulé avant de rendre ou réviser une traduction (microhistorique) ou la durée de l'écriture (sans délai) et de la traduction (avec des délais plus ou moins serrés).

Dans la deuxième partie, intitulée « De la théorie à la pratique » (pp. 117–214) et constituée de sept textes, sont traités les aspects pratiques du métier, comme un

⁶ M. Frangopoulos, *To ergastīri tou metafrastī* [L'atelier du traducteur], éditions Polis, Athènes 2003.

⁷ Notre traduction. Cf. l'original en espagnol : « Poesía para el pobre, poesía necesaria / como el pan de cada día, / como el aire que exigimos trece veces por minuto » (G. Celaya, « La poesía es un arma cargada de futuro », [dans :] *Cantos iberos*, Verbo, Alicante 1955).

réseau de relations qui se nouent autour du traducteur dans la chaîne éditoriale, allant de sa formation à son contact avec l'éditeur ou le lecteur, et qui, bien que visibles, restent finalement assez flous dans la pratique. Cette section s'ouvre avec les textes de trois universitaires. David Connolly, traductologue et traducteur d'auteurs grecs en anglais, met en avant la formation théorique et professionnelle des traducteurs, proposant un programme d'études qui tienne compte des compétences requises d'un traducteur littéraire⁸ et des besoins du marché ; sans nier la nécessité d'une expérience pratique qui serait acquise bien au-delà du temps des études, il souligne que la formation permettra au traducteur d'assurer sa présence dans le milieu, mais aussi, dans une visée plus large, de contribuer à l'amélioration du statut du métier et des conditions de sa rémunération. Konstantinos Paleologos, traductologue et traducteur de l'espagnol, vise à renverser le stéréotype du traducteur isolé et solitaire en montrant non seulement que la traduction est un processus collectif qui implique différents acteurs (correcteurs, réviseurs, éditeurs, etc.), mais aussi que la traduction de groupe, pratique courante dans les ateliers de traduction et confirmée par la réalité éditoriale, devrait être davantage encouragée et reconnue. La coordinatrice du volume, Maria Papadima, s'interroge sur les « liaisons dangereuses » entre correcteurs et traducteurs, une relation plus qu'indispensable mais encore mal définie dans la pratique, et propose d'instaurer impérativement un cadre de collaboration plus formel dans ce sens. Par la suite, deux correcteurs d'édition, Ilias Kafaoglou et Gioula Kougia, exposent leurs témoignages qui relatent leur lutte incessante avec les mots et les textes au fil des années. Du côté des éditeurs, Maria Gyparaki, à la fois traductrice et responsable de maison d'édition, se focalise sur leur rôle et leur responsabilité dans la production de traductions de qualité et suggère qu'une collaboration plus étroite avec les institutions permettrait de former des traducteurs plus compétents et mieux avertis. Le sujet de la critique des traductions est abordé par Katerina Schina, traductrice et critique littéraire, qui déplore le manque de véritable critique des traductions, c'est-à-dire d'une démarche qui ne se limiterait pas à une simple mention du type « traduction fluide et facile à lire » ou à une liste de fautes linguistiques, mais qui pourrait, par contre, autant que possible, incorporer les apports de la traductologie et de la théorie de la traduction et procéder à une « analyse rigoureuse d'une traduction, de ses traits fondamentaux, du projet qui lui a donné naissance, de l'horizon dans lequel elle

⁸ L'auteur adopte dans ses grandes lignes, comme il le signale, le *Quick Guide: Literary translation* de la Society of Authors, ce qui s'explique d'ailleurs du fait qu'il s'agit d'un texte remanié à partir d'une conférence donnée en 2010. Toutefois, une note serait au moins nécessaire pour mentionner des initiatives plus récentes, par exemple, le cadre de référence du réseau européen PETRA-E (<<https://petra-education.eu/>>), un instrument analytique pour l'enseignement et la formation du traducteur littéraire et une base de données des cours disponibles dans les pays membres du réseau, dont la Grèce.

a surgi, de la position du traducteur », ce qui permettrait de dégager « la vérité d'une traduction », comme le préconisait Berman⁹.

La troisième partie (« Les traducteurs au travail », pp. 227–330) est consacrée à l'acte traduisant proprement dit et aux difficultés traductives de textes spécifiques ; sept traducteurs de grandes œuvres et de grands auteurs partagent leurs angoisses, hésitations et risques personnels en faisant preuve de leur sens de la responsabilité envers l'auteur, le texte, le lecteur. Cecile Inglessis Margellos, traductrice entre autres de Berman et de Louis-Ferdinand Céline, décrit la relation entre langue de départ et langue d'accueil en termes d'hospitalité, les deux langues — celle qui reçoit et celle qui est reçue — devant mutuellement s'ouvrir à l'Autre afin de pouvoir communiquer, et choisit, à titre d'illustration, de décrire sa démarche lors de la traduction de la langue poétique de Kiki Dimoula en anglais¹⁰. Maria Efstathiadi, traductrice de prose et de théâtre, partage les péripéties de son expérience de travail en tandem sur la traduction en français d'une pièce de Dimitris Dimitriadis à l'occasion de l'hommage rendu au dramaturge grec par l'Odéon Théâtre de l'Europe en 2010, et conclut que « cette aventure, à la fois charmante et pénible, a duré presque deux ans et fut pour nous une expérience singulière, pendant laquelle la faiblesse ou l'arrogance de l'un se compensait par l'audace ou l'humilité de l'autre » (p. 264). Alexandra Ioannidou, traductrice du russe, du bulgare et du polonais (d'Olga Tokarczuk, entre autres), problématise la traduction poétique et ses techniques (rime, rythme, versification, métrique, prosodie) et pèse les pertes et les gains du traducteur en comparant quatre traductions grecques du *Requiem* d'Anna Akhmatova. Melina Panagiotidou, traductrice récompensée pour *Don Quichotte*¹¹, explique les défis linguistiques et culturels posés par l'emploi des idiotismes et des proverbes du XVII^e siècle dans ce grand roman classique et dévoile les secrets de sa créativité tout en respectant à la fois le lecteur contemporain et le style de l'original. Yannis Kalifatidis, traducteur de W.G. Sebald, s'intéresse à l'intertextualité de son œuvre en général et, en particulier, du livre *Die Ringe des Saturn* [Les anneaux de Saturne]¹² ; pour lui, la mission du traducteur est de distinguer comment et pourquoi l'auteur choisit de dialoguer avec d'autres textes afin d'être en mesure d'exploiter de façon créative ses connaissances et ses expériences et d'encadrer l'ouvrage d'éléments qu'il considère comme indispensables (p. 300). Athina Dimitriadou, traductrice de l'anglais, à l'occasion de sa retraduction de *The Catcher in the rye* [L'Attrape-

⁹ A. Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris 1995, pp. 13–14.

¹⁰ K. Dimoula, *The Brazen Plagiarist*, C. Inglessis Margellos et R. Lesser (trad.), The Margellos World Republic of Letters, Yale University Press, New Haven–London 2012.

¹¹ M. de Cervantes, *Don Kichote de la Mantsa* [Don Quijote de la Mancha], M. Panagiotidou (trad.), éditions Hestia, Athènes 2009 (1^{re} partie) ; Athènes 2018 (2^e partie).

¹² W.G. Sebald, *Oi daktylioi tou Kronou* [Les anneaux de Saturne], Y. Kalifatidis (trad.), éditions Agra, Athènes 2009.

cœurs] de J.D. Salinger¹³, expose ses dilemmes, fait des comparaisons avec les traductions précédentes ou celles existant dans d'autres langues (français, allemand, espagnol) et explique ses propres choix : pour elle, l'objectif majeur du traducteur est, avant tout, de respecter la manière dont la phrase est organisée dans son matériel le plus élémentaire, ainsi que de faire en sorte de sensibiliser à la fois les yeux et les oreilles du lecteur, comme le fait si bien Salinger (p. 320). Yannis Haris, traducteur des œuvres de Milan Kundera, se réfère à la retraduction qu'il a réalisée de *L'insoutenable légèreté de l'être*, et explique spécifiquement le problème posé par l'infinitif substantivé du titre, la série de paramètres dont il a tenu compte, et sa décision de prendre finalement le risque de modifier le titre bien établi et reconnaissable de la première traduction et de remplacer *einai* (être) par *yparxi* (existence)¹⁴.

La quatrième et dernière partie (« Parcours de traducteurs — De profundis », pp. 339–407) aborde les aspects plus intimes et affectifs du travail des traducteurs et révèle leurs parcours personnels, conscients ou inconscients. Alexandros Issaris, poète, peintre et traducteur de l'allemand, à travers sa propre relation avec les auteurs qu'il a traduits (Thomas Mann et Robert Musil, entre autres), montre que la relation entre traducteur et auteur est une relation souvent fusionnelle, telle une symbiose ou une cohabitation plus ou moins longue, mais absolument nécessaire, afin de faire face à l'angoisse qui découle du fait que « chaque texte à traduire ressemble à un terrain miné que le traducteur est invité à traverser » (p. 345), mais qui à la fin lui apporte énormément et l'enrichit en connaissances, compétences et expériences. Stratis Paschalis, poète et traducteur, aborde les subtilités et les difficultés de la traduction théâtrale ; selon lui, le traducteur doit interpréter, imiter et donner corps à un texte étranger dans sa propre langue et, dans ce sens, la traduction devrait être classée parmi les arts interprétatifs, à côté des interprétations théâtrale et musicale (p. 359). Dimitris Dimitriadis, traducteur mais aussi auteur de théâtre (traduit par Efstathiadi évoquée plus haut), explore la relation du traducteur avec sa propre traduction et avec lui-même, à travers une auto-retraduction qui lui a été demandée pour un livre de Kostas Axelos qu'il avait traduit en 1978¹⁵ ; il décrit cette expérience comme un processus d'analyse, de confrontation et de bilan et comme une « renaissance joviale » qu'il résume ainsi : « je n'étais pas en train d'effectuer simplement une révision profonde d'une de mes traductions, mais de moi-même, [...] je me retrouvais face à moi-même, face à celui que j'avais été il y a 45 ans » (p. 364). Pour Marina Kounezi, traductrice du français,

¹³ J.D. Salinger, *O fylakas sti sikali* [The Catcher in the rye], A. Dimitriadou (trad.), éditions Patakis, Athènes 2020.

¹⁴ M. Kundera, *I avastachti elafrotita tou einai* [L'insoutenable légèreté de l'être], K. Daskalaki (trad.), éditions Hestia, Athènes 1986. Nouvelle traduction : *I avastachti elafrotita tis yparxis*, Y. Haris (trad.), éditions Hestia, Athènes 2016.

¹⁵ K. Axelos, *O Irakleitos kai i filosofia* [Héraclite et la philosophie], D. Dimitriadis (trad.), éditions Exantas, Athènes 1978 (1^{re} éd.) ; éditions Hestia, Athènes 2022 (2^e éd.).

la traduction devient une réconciliation avec la langue maternelle, alors que pour Persa Koumoutsi, traductrice de l'arabe qui a passé son enfance en Égypte, la traduction entraîne une réappropriation du passé à travers la traduction du prix Nobel Najib Mahfouz. Andreas Pappas, traducteur et correcteur d'édition depuis 1969, raconte les conditions sous lesquelles il est entré dans le métier pendant la dictature des colonels et dans un contexte historique particulièrement symbolique et marquant, en dressant un tableau du milieu éditorial et de ses grandes figures de l'époque. Odette Varon-Vassard, historienne et traductrice, raconte l'histoire récente de la traduction en Grèce à travers deux revues emblématiques : *To Prisma* [Le Prisme] (1980–1981, quatre numéros) et *Metafrasi* [Traduction] (1995–2008, onze numéros) ; ayant été rédactrice en chef de cette dernière, elle présente en détail la structure, le contenu et la politique éditoriale de la revue, mais aussi son empreinte sur ce qu'elle appelle le « printemps traductif » de cette période et sur le développement de la traductologie en Grèce.

Entre les quatre sections s'intercalent trois textes, hors-série, tels des interludes musicaux (appelés dans l'ouvrage « intermezzos »), qui sont signés par trois auteurs-traducteurs qui avouent traduire plus pour créer que pour gagner leur vie et essaient de répondre, à leur façon, aux questions « pourquoi traduire » et « comment traduire ». Pour Haris Vlavianos (pp. 107–114), le traducteur de la poésie est une « abeille maladroite », comme le disait le poète polonais Zbigniew Herbert, mais « son dard est assez puissant et nécessaire pour arriver à combler le fossé babélien ». Dimitris Kalokyris (pp. 215–224) considère le processus traductif comme « une écriture à inspiration donnée, une création sur commande » et non pas un service ou un travail de médiation, car la traduction ne peut pas être une copie conforme de l'original — soit elle le dépasse, soit elle le réduit —, pourtant elle le présuppose, et au moins provisoirement, elle en devient donc « une photocopie provisoire ». Quant à Achilleas Kyriakidis (pp. 331–335), « ouvrier de la traduction » ayant à son actif une longue liste d'auteurs, il préfère souligner que le traducteur ne peut que s'identifier à l'auteur qu'il traduit (Jorge Luis Borges, dans son cas) et que, même si la traduction, comme toute technique, s'apprend et s'enseigne, un traducteur évolue surtout grâce au talent et à l'expérience.

Dans son ensemble, ce recueil de 30 textes d'une qualité et d'une finesse remarquables offre un panorama de réflexions, de parcours et d'approches sur la traduction, dont un compte-rendu comme celui-ci ne peut être qu'un modeste aperçu, forcément sélectif et réducteur. Le livre n'est pas un manuel, mais sa valeur pédagogique est évidente, car il fournit des réponses à des questions aussi bien théoriques que pratiques. Il se présente comme un réseau dense, tissé de métaphores et de définitions classiques de la traduction (voyage, pont, accueil, hospitalité, imitation, moyen de démocratisation, acte politique, devoir moral, ouverture à l'autre...), de références théoriques rigoureuses et diverses (Berman, Steiner, Benjamin, Ricœur, Venuti, Mounin, Ladmira...), d'exemples d'auteurs et d'extraits traduits et de citations qui se recourent et s'entrecroisent. Néanmoins,

un index détaillé des termes et des noms aurait fait ressortir la cohérence de l'ouvrage et facilité la consultation ponctuelle, autant pour les lecteurs que pour les chercheurs ou étudiants en traduction. L'ouvrage est une source précieuse d'informations sur l'histoire et la sociologie de la traduction des cinq dernières décennies en Grèce, et comme tel, sa traduction éventuelle pourrait bien intéresser des lecteurs et chercheurs étrangers. De plus, l'idée originale de Maria Papadima pourrait (et devrait) être une source d'inspiration et servir d'exemple à reproduire dans d'autres langues.

Mavina Pantazara

ORCID : 0000-0002-9963-2635

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

mavinap@frl.uoa.gr

ENTRE L'ANALYSE DU DISCOURS CONTRASTIVE ET LES ÉTUDES INTERCULTURELLES

L'analyse du discours contrastive : théorie, méthodologie, pratique,
par Patricia von Münchow, Lambert-Lucas, Limoges 2021, 128 pp.,
ISBN: 978-2359352979 (brossé).

<https://doi.org/10.19195/0557-2665.70.14>

L'ouvrage de Patricia von Münchow porte sur l'analyse du discours contrastive (dorénavant ADC), et plus particulièrement sur les manifestations d'un même genre discursif¹ dans deux communautés discursives différentes², genre dont l'auteure tente ici de décrire et d'interpréter les régularités et les variations, tout

¹ Selon Patricia von Münchow, « Le genre discursif est une catégorie (prototypique) de pratiques discursives déterminées par les critères suivants : qui doit, peut et/ou ne peut pas dire quoi et comment » (p. 31). On trouvera un développement bien plus étendu sur le genre discursif dans P. von Münchow, *Contribution à la construction d'une linguistique de discours comparative : entrées dans le genre journal télévisé français et allemand*, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle, 2011, pp. 112–118.

² D'après von Münchow, « La notion de "culture discursive" recouvre les manifestations/constructions discursives des représentations sociales circulant dans une communauté donnée sur les objets sociaux, d'une part, et sur les discours à tenir sur ces objets sociaux, d'autre part. Autrement dit, une culture discursive se définit par ce qu'on peut/doit/ne peut pas/ne doit pas penser, d'une part, et dire, d'autre part, d'un objet social donné. Et une "communauté discursive" réunit des membres qui "partagent" ces règles, ce qui veut dire non pas qu'ils y adhèrent ou les suivent